



CLAUDE REICHLER

Jean-André Deluc : une théorie du paysage à la fin du XVIII^e siècle, entre science et sensibilité

“Je ne sais s’il y a sur la Terre un point de vue plus beau que celui qu’on a de cette terrasse. Mais comment le décrire à VOTRE MAJESTÉ ! [...] Que dirois-je surtout qui pût ressembler à l’effet que produit au milieu du tableau, l’extrémité de ce Lac magique ! Comment exprimerois-je ce que l’œil y cherche sans cesse avidement, sans pouvoir décider ce qu’il voit¹ [...] !”

Voir et faire voir : tel est le dessein de Jean-André Deluc alors qu’il arrive à Lausanne à la fin du mois de septembre 1774, avec le projet d’entreprendre quelques voyages d’arrière-automne dans les Alpes et de se livrer à des observations sur les montagnes. Ce programme conduit Deluc à de multiples questionnements. Qu’est-ce que voir ? Que voyons-nous ? L’œil humain est un instrument limité ; la lumière et les météores créent des enchantements qui se révèlent être, parfois, des obstacles à l’intelligence des phénomènes. Et comment faire voir ? Le langage est encore plus limité et trompeur que le regard ; la peinture n’est pas moins illusoire. Chaque médium invente des artifices et construit des raisons qui systématisent quand il ne faudrait que *sentir*, laisser le monde venir à soi dans le sentiment.

Claude Reichler est professeur de littérature française et d’histoire de la culture à l’université de Lausanne, spécialiste de la littérature de voyage et de l’histoire du paysage des Alpes.

PAGE PRÉCÉDENTE

Vue de Vevey, bordant le lac Léman, depuis le nord à la hauteur de la route de Fribourg. Jean-François Albanis Beaumont, *Travels from France to Italy through the Lepontine Alps* (Voyages dans les Alpes lépontines depuis la France vers l’Italie), Londres, G. G. et J. Robinson, T. Payne, 1800, vol. I, p. 100, pl. XVII.

1. Jean-André Deluc, *Lettres physiques et morales, sur les montagnes et sur l’histoire de la Terre et de l’homme, adressées à la reine de la Grande-Bretagne*, La Haye, De Tune, 1778, p. 4-5. Les citations mentionnées dans le cours du texte font référence à cette édition.

DELUC ET LE RÉCIT DE VOYAGE

Né à Genève, Jean-André Deluc (1727-1817) fut un temps proche de Rousseau, duquel il s'éloigna ensuite. Après une carrière politique dans sa ville natale, il s'établit en Angleterre où il fut nommé lecteur de la reine Charlotte. Naturaliste éminent, inventeur de plusieurs appareils de mesure, il fit de nombreux voyages dans toute l'Europe pour recueillir des observations sur l'histoire de la Terre. Ses orientations théologiques affirmées firent de lui un ennemi des Lumières, acharné à prouver la justesse du récit de la Genèse et des conceptions diluvianistes sur la formation des montagnes.

En 1778, parut chez De Tune à La Haye son ouvrage intitulé *Lettres physiques et morales, sur les montagnes et sur l'histoire de la Terre et de l'homme, adressées à la reine de la Grande-Bretagne*. Il fut republié la même année chez cet éditeur sous un autre titre : *Lettres sur quelques parties de la Suisse et sur le climat d'Hières, adressées à la reine de la Grande-Bretagne*. L'ouvrage eut un succès considérable, comme en témoignent non seulement cette édition jumelle, mais aussi les éditions et traductions successives qu'il connut. Toujours en 1778, une traduction allemande parut à Leipzig et trois lettres furent publiées séparément dans le *Hannoverisches Magazin*. En 1779-1780, l'ouvrage considérablement augmenté – comme son auteur en avait annoncé l'intention en 1778 – parut à la fois chez De Tune et chez la Veuve Duchesne, à Paris, en cinq volumes, sous le titre *Lettres physiques et morales...* déjà utilisé pour le premier d'entre eux. Cette grande édition fut donnée aux lecteurs de langue allemande dans une version abrégée en 1781. Enfin, le volume de 1778 fut réimprimé à Paris en 1787².

Mon attention se concentrera ici sur le livre dans sa première version de 1778. Il s'agit d'un récit de voyage sous la forme de quatorze lettres envoyées, comme l'indique son titre, à la reine Charlotte, et dont celle-ci a autorisé la publication. Les lettres, qui s'échelonnent à intervalles irréguliers entre le 30 septembre 1774 et le 10 avril 1775, sont datées du lieu où elles ont été écrites : Lausanne pour quatre d'entre elles, Genève pour une, puis Hyères et Montpellier pour la sixième et les suivantes. Le savant et sa compagne de voyage, après avoir séjourné en Suisse durant l'automne 1774, ont passé l'hiver dans le Midi de la France, où Deluc excursionne et travaille. Malgré le titre donné au volume dans l'une de ses éditions, les notations sur la région d'Hyères et son climat occupent une place assez mince ; le livre est avant tout un *voyage en Suisse*, thème alors fort à la mode.

2. Voir Marita Hübner, "J. A. Deluc's Published Work", in John L. Heilbron, René Sigrist (dir.), *Jean-André Deluc: Historian of Earth and Man*, Genève, Slatkine, 2011, chap. XI. Dans cet ouvrage est aussi publiée une forme abrégée de cet article, en anglais : Claude Reichler, "Theorist of the Science and Sensibility of Landscape", chap. III.

Le récit de voyage, très courant au XVIII^e siècle, répond à des règles peu contraignantes et peut accueillir des modes d'écriture et des contenus divers. Sa souplesse et son caractère ouvert ne l'empêchent pas de se différencier de tout autre genre littéraire par les quatre fonctions qu'il remplit : testimoniale, épistémique, esthétique et pratique³. La première concerne le *je* qui se déplace et raconte ses péripéties à un destinataire, c'est-à-dire, le plus souvent, qui les écrit pour un public. La seconde a trait au fait que le récit de voyage fait apparaître un différentiel entre le savoir de départ et le savoir acquis à la fin du voyage (ou de la lecture du livre) : il augmente ou modifie les connaissances sur le monde. La fonction esthétique se rapporte à la fois aux manières d'écrire (à la poétique du récit) et à la délectation éprouvée devant le monde parcouru, qui touche les sens, les émotions, l'imaginaire.

Au cours du XVIII^e siècle, en tout cas dans une large première moitié, la fonction épistémique domine la littérature viatique. Les voyages d'exploration, la découverte de l'Orient ou les circumnavigations (Anson, Cook, Bougainville...) occasionnent une production importante et souvent reprise dans des collections encyclopédiques. Le genre est fréquemment adopté par les naturalistes, non seulement parce que les expéditions scientifiques sont nombreuses, mais aussi parce qu'il offre, dans son déroulement linéaire, la possibilité de mettre en œuvre littérairement l'empirisme adopté par toutes les branches de l'histoire naturelle. Il se moule de lui-même sur le processus des observations réalisées et des synthèses intellectuelles successives, et restitue non seulement le parcours géographique effectué, mais aussi le cheminement de la pensée : les hypothèses émises, la collecte des faits et des objets, l'histoire de la découverte lente ou soudaine. C'est là sa valeur par rapport aux *traités* et aux *mémoires* scientifiques : il expose la matière du savoir de façon progressive, et donc pédagogique, parce que fondée sur l'acquisition. Horace-Bénédict de Saussure, pour ne citer qu'un seul exemple proche de Deluc, a fait le choix de présenter son œuvre scientifique sous cette forme, en publiant ses *Voyages dans les Alpes* en quatre volumes, entre 1779 et 1796⁴. L'œuvre rassemble en une série de séquences narratives ses innombrables expéditions, et bien souvent, Saussure concentre plusieurs aventures en un seul récit, utilisant la forme littéraire pour modeler l'expérience scientifique selon les buts didactiques qu'il s'assigne. Ce type d'exposé scientifique a ensuite tendance à disparaître, après la parution à Paris du dernier chef-d'œuvre du genre, entre 1814 et 1825 : la *Relation historique du voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent* d'Alexander von Humboldt⁵.

3. Pour les trois premières fonctions, voir Claude Reichler, "Pourquoi les pigeons voyagent. Remarques sur les fonctions du récit de voyage", *Versants, "Littérature de voyage"*, n° 50, 2005, p. 11-36. Pour la fonction pratique, voir Ariane Devanthéry, *Itinéraires. Les guides de voyage en Suisse de la fin du XVIII^e siècle à 1914. Contribution à une histoire culturelle du tourisme*, thèse de doctorat, Lausanne, université de Lausanne, 2008.
4. Horace-Bénédict de Saussure, *Voyages dans les Alpes. Précédés d'un essai sur l'histoire naturelle des environs de Genève*, 4 vol., Neuchâtel-Genève, Fauche-Borel / Barde, Manget & compagnie, 1779-1796.
5. Alexander von Humboldt, *Relation historique du voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent*, Paris, Schoell, Maze, Smith et Gide, 1814-1825.



Dessiné d'après nature par Lévy fils

VUE DE SION PRISE DU CÔTÉ DU LEVANT.

À partir du dernier tiers du XVIII^e siècle, la dimension esthétique semble envahir le récit de voyage, y compris savant. Le succès de catégories comme le sublime ou le pittoresque, expérimentés au bord de la mer ou dans les montagnes, la nouvelle “culture du regard” née dans l’Angleterre du *landscape gardening*⁶, la mode de la *sensibilité* qui parcourt toute l’Europe des Lumières et s’impose à la fin du siècle : tout cela met au premier plan les plaisirs éprouvés dans la contemplation des paysages. Fonctions épistémique et esthétique se tiennent dans une étroite proximité durant la longue période de transition entre les Lumières et le romantisme : les peintres de paysage et les écrivains de voyage accordent aux sciences une place importante dans leurs œuvres ; de leur côté, les savants font preuve d’une grande attention aux beautés de la nature et aux jouissances qu’elles leur procurent. Les récits de voyage dans les Alpes sont un laboratoire de cet accord ; ils opèrent une synthèse, historiquement significative, de deux points de vue sur le monde ou de deux “cultures”, scientifique et artistique.

UN OBJET COMPLEXE

Les *Lettres physiques et morales* de Jean-André Deluc en sont une illustration remarquable. De plus, les circonstances du voyage et la forme épistolaire – le voyageur doit rester en contact avec la reine Charlotte, sa commanditaire – exigent qu’il donne un corps et une âme au *je* s’adressant à cette destinataire particulière. La fonction testimoniale est par conséquent tout particulièrement présente à travers cette correspondance, où Deluc se pose davantage comme philosophe et homme de lettres que comme savant. Si la part de l’observation scientifique y est moins prépondérante que dans les volumes suivants⁷, les sciences naturelles tiennent cependant une place non négligeable, et leur rôle mérite d’être examiné plus précisément.

Quoique de manière rapide et allusive, il est souvent question de physique (à propos de l’histoire des montagnes, des glaciers, de la formation des brouillards, de la température de l’air...) ou d’optique (les réfractions lumineuses, l’arc-en-ciel, le fonctionnement de l’œil humain). Deluc apporte sur tous ces sujets des explications parfaitement informées des découvertes scientifiques les plus récentes – d’autant qu’il en est quelquefois l’auteur⁸. La préface des *Lettres* laisse entendre que l’auteur avait projeté d’écrire une théorie de la Terre en la vérifiant à partir

PAGE PRÉCÉDENTE

Vue sur la ville de Sion, du haut du château de Valère et de sa basilique.

Gabriel Lory père et fils (dessin), Jean-Frédéric d’Ostervald, *Voyage pittoresque de Genève à Milan par le Simplon*, Paris, Didot l’aîné, 1811, pl. I.

6. J’emprunte l’expression “culture du regard” à Michel Conan, dans sa postface à William Gilpin, *Trois essais sur le beau pittoresque. Sur les voyages pittoresques et sur l’art d’esquisser les paysages* [1792], traduit de l’anglais par le baron de Blumenstein, Paris, Le Moniteur, “Le temps des jardins”, 1982.

7. Sur les observations de Deluc, sa défense du diluvianisme et la polémique avec Buffon dans les *Lettres*, voir John Heilbron, “Citoyen de Genève and Philosopher to the Queen of England”, *Archives des sciences*, n° 58, 2005, p. 84-87. La place de la philosophie naturelle dans la science de l’époque est décrite dans Martin Rudwick, *Bursting the Limits of Time: the Reconstruction of Geohistory in the Age of Revolution*, Chicago, University of Chicago Press, 2005.

8. Voir, en particulier, son ouvrage *Recherches sur les modifications de l’atmosphère*, 2 vol., s. n., Genève, 1772 ; et les observations consignées dans *Relation de différents voyages dans les Alpes du Faucigny*, Maastricht, J.-F. Dufour, 1776. Voir aussi Marita Hübner, “J. A. Deluc’s Published Work”, *op. cit.*

des observations faites durant ses voyages, notamment à propos des fossiles marins et de leur présence dans les montagnes. D'autre part, le savant s'attarde longuement sur des sujets qui tiennent à l'humain et à la vie en société, comme l'annonce le doublet du titre : lettres *physiques* et *morales*, histoire de la Terre et histoire de l'homme. Deluc s'attache à décrire les communautés alpines rencontrées, les coutumes villageoises et familiales, l'organisation de l'agriculture montagnarde. Il fait preuve d'un conservatisme politique et social marqué, louant la tradition des *allmend* (les pâturages communaux) de l'Oberland bernois, ou critiquant l'établissement de manufactures dans les montagnes neuchâteloises. Mais il manifeste aussi un idéalisme – qui le fait paraître aujourd'hui presque ridicule aux yeux de certains commentateurs – dans son désir d'ériger en modèle la *simplicité* des montagnards et des villageois, par opposition à l'homme des sociétés préindustrielles urbanisées. Inspiré ici par Rousseau, dont on trouve des citations dans les *Lettres*, Deluc apparaît cependant plus modéré et plus pragmatique que l'auteur du *Contrat social*.

Si l'on trouve, certes, assez peu d'histoire naturelle au sens plein du terme dans ce premier volume, on y découvre des perspectives scientifiques mêlées, mal contenues dans les limites des disciplines alors en constitution. Dans ses *Lettres*, me semble-t-il, Deluc n'abandonne pas sa position de savant, mais la science qu'il veut illustrer et les observations fondamentales qu'il y consacre n'appartiennent pas à une branche de l'histoire naturelle admise par ses pairs ; elles portent sur un objet complexe en situation d'émergence, à savoir le paysage. Cette science mal reconnue, dont Deluc apparaît ici comme l'un des fondateurs, c'est la *théorie du paysage*.

Bien qu'il n'use que fort peu du mot, Deluc dispose dans son récit plusieurs grandes descriptions de paysage en cherchant à mettre sous les yeux de sa royale lectrice à la fois les lieux visités et les agencements naturels et humains qui les caractérisent, dans le style sentimental et quelquefois emphatique en vogue en Angleterre autant qu'en France dans ces années-là. La première lettre commence par un tableau du paysage du Léman, véritable morceau de bravoure, présenté comme la porte d'entrée du voyage et du livre. Les lettres I, II, VI, VII, X, XIII et XIV contiennent chacune une description, parfois deux. Par cette seule "masse" descriptive, les *Lettres* apportent à l'évidence une contribution à la mode des paysages alpins qui ne cesse

de se répandre dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Plusieurs facteurs historiques expliquent cet intérêt : les interrogations scientifiques sur la formation des montagnes ; l'histoire du *grand tour*, ce rite des jeunes aristocrates anglais qui visitent le continent et, de plus en plus fréquemment, s'arrêtent dans les Alpes – phénomène démultiplié par la mode européenne ; le changement des goûts esthétiques à la fin du siècle, la prévalence du sentiment sur la raison et du dynamique sur l'ordonné. Dans les *Lettres physiques et morales*, tout se passe comme si l'auteur, combinant ces divers éléments, empruntait la figure d'un mentor et emmenait la reine Charlotte dans un tour en Suisse, un voyage fondé sur l'*observation de la constitution physique* des montagnes et l'*observation morale* de leurs habitants. On sait aujourd'hui que le paysage est ce qui lie le second champ au premier ; il naît de la relation entre deux "côtés", celui de l'espace occupé par des objets naturels, et celui des hommes, de leurs perceptions et de leurs représentations. Deluc est le premier à indiquer clairement que le paysage exige, de manière indissociable, une double description.

Pour observer ce caractère constitutif du paysage, Deluc invente un dispositif tout à fait remarquable, à travers le personnage de Mlle S. Durant les voyages en Europe continentale accomplis dans les années 1774-1778 sur mandat de George III, le savant était parfois accompagné de Mme Schwellenberg, dame d'atours de la reine⁹. Ce fut le cas notamment en Suisse, où celle-ci vint, semble-t-il, aux fins de soigner une santé pour laquelle elle s'inquiétait constamment. L'usage que fait Deluc de sa compagne de voyage dans ses *Lettres* paraît plus intéressant que les circonstances biographiques de leur bizarre association. Mlle S. agit comme un révélateur des sentiments éprouvés face à certains paysages : elle devient un moyen d'analyser ce qui se passe chez un sujet lorsqu'il s'ouvre au paysage, lorsque le monde lui apparaît comme un paysage. Le constructeur d'instruments scientifiques qu'est Deluc invente ici un *outil humain* indispensable pour observer la double dimension du phénomène paysage. Le comportement de la jeune femme joue le rôle d'une substance ou d'un dispositif permettant de mesurer un phénomène physique. Ou plus précisément, pour user d'une comparaison familière à l'auteur des *Recherches sur les modifications de l'atmosphère* : semblable au mercure dont il fait l'éloge à propos du baromètre et du thermomètre, Mlle S. apparaît comme un corps dense et fluide, sensible aux (im)pressions et à la chaleur – celle des émotions. Elle constitue l'un des

9. Mme Schwellenberg semble avoir eu un caractère difficile et une influence certaine sur la reine. Elle est surnommée "Shwelly" dans le milieu de la cour d'Angleterre, et Georg Christoph Lichtenberg la mentionne quelquefois, dans sa correspondance de ces années-là, en l'appelant "Mamsel Schwellenberg" ou encore "Madame oiselle Schwellenbergin". Voir Clarissa Campbell Orr, "Queen Charlotte as Patron", *The Court Historian*, vol. VI, n° 3, 2001, p. 183-212.



Vue panoramique de l'ensemble du massif du Mont-Blanc depuis le sommet du Brévent.

John Auldjo, James Duffield Harding et Samuel Birman (dessin), *Narrative of an Ascent to the Summit of Mont Blanc: on the 8th and 9th august, 1827* (Récit d'une ascension au sommet du mont Blanc, les 8 et 9 août 1827), Londres, Longman, Rees, Orme, Brown & Green, 1828, vol. I, p. 54.

exemples typiques de ce *sujet expérimental* que la philosophie des Lumières affectionne : objet et moyen d'une expérience devenant un sujet à travers cette expérience même. Voyez le jeune enfant de Locke, la statue de Condillac, l'aveuglé de Diderot ou encore Victor de l'Aveyron éduqué par le docteur Itard. Que Deluc présente une série d'observations réellement effectuées durant le voyage ou une expérience de pensée à l'usage de la reine (et des lecteurs du livre) écrite par la suite importe finalement peu. Mlle S. permet à la fois de comprendre un phénomène complexe (elle prend en charge la fonction épistémique) et d'accréditer, sous une forme à la fois intime et productrice d'émotions (fonctions testimoniale et esthétique), la pertinence des observations paysagères et les résultats que le savant en tire pour sa théorie.

LES ÉMOIS D'UNE DAME D'ATOURS

La surprise, l'étonnement, l'admiration, le choc émotionnel sont constitutifs de la découverte du paysage pour cette femme qui n'a encore jamais séjourné dans les montagnes. La voici à Sion : "Il n'est aucun changement de décoration dont on soit *aussi frappé* au théâtre, que *Mlle S.* le fut en arrivant au haut de ce rocher." (Lettre I, p. 14.) En quittant Berne : "À l'instant qu'on arrive au-dessus [d'une colline], l'Amphithéâtre des Montagnes est entièrement à découvert. *Mad. S. en fut si frappée*, qu'elle fit sur le champ arrêter la voiture..." (Lettre II, p. 44.) Devant

l'arc-en-ciel formé au pied d'une cascade célèbre : "Je n'entreprendrai point d'exprimer à V. M. *l'étonnement de Mad. S.*" (Lettre V, p. 94.) À la vue d'un glacier : "Une de ces fentes, qui s'offrit tout à coup à nos yeux au sortir d'un Bois que nous traversâmes pour arriver au *Glacier, frappa tellement Mlle S.* qu'elle resta immobile et muette." (Lettre X, p. 149.) Sur les hauteurs du Jura, au-dessus de la mer de nuages : "*On étoit saisi* par quelque chose de grand, d'extraordinaire, d'étonnant, d'un autre monde en un mot..." (Lettre XIV, p. 215 ; je souligne.)

Plusieurs grandes scènes des *Lettres* sont focalisées sur les réactions de Mlle S. devant le paysage ; lisons de plus près certaines d'entre elles.

La lettre XIII relate une excursion automnale dans les forêts qui surplombent le lac de Neuchâtel. Au moment où les deux voyageurs débouchent dans les pâturages au-dessus des bois, apparaît soudain un paysage immense. Ils s'arrêtent et contemplent à leurs pieds, dans la plaine, plusieurs lacs, des villes et des villages, et au-delà, en face d'eux, le déploiement de la chaîne des Alpes bordant l'horizon d'est en ouest ; derrière eux et sur les côtés, les sommités, les forêts et les rochers du Jura s'étagent à perte de vue.

"Nous admirâmes quelque temps l'un & l'autre. Mais peu-à-peu je découvris chez Mlle S. cet effet que j'attendois de sa sensibilité, et qui passa mon attente : elle devint rêveuse, elle ne regardoit plus rien ; elle retiroit de tems en tems son haleine avec l'avidité d'une personne altérée qui étanche sa soif ; puis elle fermoit presque ses yeux et restoit dans le silence. Je l'observois et gardois le silence moi-même. On n'est point tenté de parler pour exprimer ce qu'on éprouve, car on ne sauroit trouver des mots ; *que l'on est bien !* diroit tout, si cette expression étoit encore entendue. Mlle S. en eut une autre, qui m'émut sans m'étonner. Dans cette calme rêverie, les larmes se firent jour au travers de ses paupières à demi fermées, & le souris fut aussitôt sur ses lèvres pour les justifier. *Qu'est-ce que ceci ?* dit elle ensuite avec surprise ; *c'est réellement de bonheur que je pleure...*" (Lettre XIII, p. 191-192.)

Observant d'une manière quasi médicale, quoique un peu perverse, une intimité féminine exhibée – respiration altérée, regard voilé, larmes répandues, sourire offert –, le naturaliste note les réactions physiologiques, les "symptômes frappants" manifestés par sa compagne, dont il tire ensuite des conclusions générales. En même temps qu'il partage ses sentiments ("exprimer ce qu'on éprouve", écrit-il), il délègue l'expression de sa propre subjectivité à cet être dont la sensibilité apparaît plus vive que la sienne, à fleur de peau. De plus, du fait de sa proximité avec

la reine, Mlle S. exercera sur celle-ci une attraction par imitation : la destinataire du récit se mettra à la place du sujet de l'expérience et sera affectée, en imagination, par les émotions décrites – comme le seront aussi les lecteurs du livre.

Dans la dernière lettre du volume, Deluc raconte l'ultime excursion de ce voyage, lors de laquelle ils se rendent sur une sommité du Jura. Ils jouissent là du panorama immense sur la chaîne des Alpes et assistent à la déchirure de la mer de brouillard¹⁰. Une église se découvre très loin en bas, puis le village et la campagne alentour avec ses champs et ses bosquets apparaissent, éclairés par les rayons du soleil. L'auteur évoque alors *l'étonnement*, le bouleversement de la jeune femme, à travers la métaphore du théâtre :

“Mlle S. ne s'attendoit point à cette métamorphose. Jamais un tel rideau ne s'étoit tiré à ses yeux ; elle fut dans un étonnement qu'on ne peut décrire. Elle se transportoit en idée dans ce lieu, alors plus favorisé que tous les autres, pour lequel les nuages s'entrouvraient. Elle se rappeloit ces moments qui annoncent le beau temps aux habitants des plaines [...]. Et l'idée même d'être elle-même dans cet air pur, que l'on revoit avec tant de plaisir, égala chez elle tous les plaisirs que l'imagination peut produire. Elle auroit bien voulu continuer à contempler ces scènes presque célestes...” (Lettre XIV, p. 221-222.)

Au-delà de la contemplation immobile, cette scène n'est plus circonscrite par le seul regard et sa portée dépasse le moment présent. Outre la vue, Mlle S. apparaît ici comme le catalyseur de sensations, notamment tactiles (la fraîcheur de l'air, les souffles sur la peau), et d'états mentaux : mouvement imaginaire (*elle se transportait en idée*), mémoire (*elle se rappelait*), conscience de soi (*l'idée d'être elle-même*). L'ensemble de ces éléments concourt à assurer la jouissance du paysage, à laquelle le corps et l'âme participent l'un et l'autre totalement.

On aura noté combien est fréquente la mention de l'air d'altitude, sa pureté, sa vivacité, les bienfaits qu'il procure aux voyageurs. Deluc prend soin de le répéter à l'intention de la reine : pour Mlle S., venue en Suisse pour sa santé, le bon air des montagnes exerce pleinement ses effets thérapeutiques. De plus, ses qualités sont constamment associées à la beauté des paysages, comme si l'esthétique possédait elle aussi des vertus bénéfiques. La fin de la lettre confirme cette valeur accordée aux grands paysages, dans une description où culminent les bonheurs du sentiment. En redescendant vers la plaine, les deux voyageurs constatent que l'écran de nuages a disparu et ils jouissent longuement de la transparence de l'atmosphère

10. Ce panorama de la Dent de Vaulion deviendra célèbre. Goethe se fait conduire sur le même sommet, en compagnie du jeune duc de Weimar, lors de son voyage en Suisse en 1779, également fin octobre, pour observer le phénomène du stratus matinal qui recouvre la plaine entre les Alpes et le Jura ; il décrit le spectacle observé dans *Briefe aus der Schweiz*, publié en 1796 (voir Christine Chiadò Rana [dir.], *Goethe en Suisse et dans les Alpes*, Genève, Georg, 2003, p. 56-58).

et de la variété des points de vue que leur ménage le chemin. Le voyage en Suisse et le livre qui le raconte se terminent sur un éloge de l'air et de la lumière. Deluc mêle à son enthousiasme pour les paysages des explications scientifiques sur la formation et la dissipation des nuages sous l'effet de la chaleur solaire. L'auteur des *Modifications de l'atmosphère* se retrouve ainsi plongé, visiblement avec joie, dans les sensations atmosphériques et la perception des météores qu'il a connues lors de ses précédents voyages dans les Alpes. Il le rappelle d'ailleurs tout au long des *Lettres*, où les notations météorologiques sont comme un accompagnement continu aux notes sur la physique des montagnes¹¹.

Quoique ses observations soient focalisées sur les réactions de sa compagne, il les élargit aussi pour exercer un œil de peintre. Au cours de la nuit passée à Grindelwald, à proximité du glacier qui descend en dessous du village, lorsque la pleine lune se découvre et inonde le cirque de montagnes de sa clarté pâle : "Mlle S. n'oubliera jamais ce Lever. L'éclat dont cet Astre brilla tout à coup est inexprimable." Et un peu plus tard dans la soirée : "La Lune répandoit assez de clarté, pour que nous distinguâssions ces vagues immobiles [les ondulations du glacier], & qui néanmoins paroissant se précipiter les unes sur les autres, ne ressemblent à rien tant qu'à une tempête de *Vernet*." (Lettre X, p. 151.) La vision nocturne est empreinte du sentiment du *sublime*, dont cette évocation donne la clé¹². Deluc cite à plusieurs reprises des peintres dans ses réflexions sur le paysage, tout particulièrement Vernet, et plus marginalement Le Lorrain, Poussin et Salomon Gessner, qui représentent des modèles classiques idéalisants.

UNE SCIENCE DE L'EXTASE

L'étroite association de l'esthétique et de la science, de la sensibilité de Mlle S. et de l'observation du savant apparaît donc constamment dans les descriptions de paysage. Donnons un dernier exemple : la visite de la chute du Staubbach, au cours de laquelle les voyageurs admirent l'*iris solaire* qui se forme au pied de la cascade. Là encore, le site est connu lorsque Deluc le décrit ; Albrecht von Haller lui a consacré en 1732 une strophe de son poème *Die Alpen*¹³, les petits maîtres de la peinture alpestre en avaient fait graver maintes estampes, et les voyageurs le considéraient déjà comme un passage obligé de leurs exercices d'admiration. Les tableaux de Caspar Wolf, dont les premiers sont peints l'année même du voyage

11. Pour le premier paysage du livre, il développe une grande description donnant à voir les variations de la lumière sur le lac Léman et les effets optiques qu'elle produit à travers les nuages et les vapeurs. L'air et la météorologie deviennent des questions essentielles à la fin du XVIII^e siècle, sur les plans scientifique et esthétique.

12. Joseph Vernet (1714-1789) avait été consacré dès les années 1750 comme le peintre des tempêtes et des naufrages, du sublime des bords de mer. Diderot a fait de ses tableaux une description très élogieuse en 1759 (voir Denis Diderot, *Essais sur la peinture. Salons de 1759, 1761, 1763*, Paris, Hermann, 2007).

À propos du sublime nocturne et de la nuit représentée, voir Baldine Saint Girons, *Les Marges de la nuit. Pour une autre histoire de la peinture*, Paris, éditions de l'Amateur, 2006.

13. Voir Albrecht von Haller, *Les Alpes*, texte allemand avec la traduction française de Jean Graven, Lausanne, A. Gonin, 1944.

PAGE SUIVANTE

Seconde chute du Staubbach, dans la vallée de Lanterbroun, canton de Berne.

Albrecht von Haller, Jakob Samuel Wyttenbach, Caspar Wolf (dessin), *Merkwürdige Prospekte aus den Schweizer-gebürgen und derselben Beschreibung* (Vues remarquables des montagnes de la Suisse avec leur description), Berne, Wagner, 1776, pl. V.

14. Voir, notamment, Caspar Wolf. *Gispfelsrürmer zwischen Aufklärung und Romantik*, Düsseldorf, Museum Kunst Palast, 2009.

15. J'ai cité plus haut la phrase qu'écrivait alors Deluc : "Je n'entreprendrai point d'exprimer à V. M. l'étonnement de Mad. S." La suite est significative : "Et en vérité, quoique accoutumé à ce phénomène, le mien n'étoit guère moindre." (Lettre V, p. 94.)

de Deluc, lui confèrent bientôt une aura nouvelle¹⁴. Le savant et sa compagne de voyage, arrivés dans la vallée de Lauterbrunnen au matin, admirent le déploiement et les colorations des roches, avec les sommets enneigés à l'arrière-plan, puis s'approchent de la cascade au moment où les rayons solaires commencent à éclairer directement son pied. Pour expliquer à sa lectrice la formation de la cascade et ses effets lumineux, Deluc fait appel aux expériences récentes de Priestley sur *l'air fixe*, lequel serait libéré par le choc de l'eau sur les rochers et la dispersion de celle-ci dans l'atmosphère : ce sont les myriades de gouttelettes ainsi projetées qui permettent la formation d'un prisme lumineux. Il donne ensuite une description du site dans un style à la fois sensible et rococo, qui se déploie dans une antithèse entre l'eau et le feu : le cône de déjection, déposé au pied de la falaise par les pierres et la terre qu'entraîne la cascade dans sa chute, est comparé au cratère d'un volcan. Arrivés au sommet du talus après quelques efforts, ils lèvent les yeux et voient d'un coup l'arc-en-ciel formé par le soleil dans la poussière d'eau de la cascade : "Il nous sembloit ainsi que la flamme la plus vive sortait du *Crater*, en même temps que la Cascade au dessus paraissait une colonne de fumée." (Lettre V, p. 94.) S'engage alors une sorte de danse avec le feu, un extraordinaire *pas de deux* au cours duquel les visiteurs sont comme enveloppés par la lumière enchanteresse¹⁵. Il faut, pour saisir tout l'intérêt de ce passage, suivre le texte dans le détail de ses métaphores. Un réseau de sens insistant et troublant se fait jour, qui tisse des associations entre l'eau et le feu et dessine le corps ému de la femme :

"À chaque pas que nous faisons en montant, l'*Iris* s'agrandissoit et déployoit successivement ses magnifiques couleurs. Elle s'approchoit aussi de nous de plus en plus, elle nous suivoit dans tous nos mouvemens et nous en étions toujours le centre ; enfin, étant arrivés jusqu'au bord des gouttes de pluie, elle forma un cercle presqu'entier. Quelle force ne réveilla pas chez Mad. S. cette gradation de beauté dans le Phénomène à mesure que nous avançons ! Une jouissance continue et toujours croissante est le véritable aiguillon de l'instinct ; de cette faculté qui précède les sentimens du cœur et les conseils de la raison." (Lettre V, p. 95.)

Le lecteur familier des textes du XVIII^e siècle s'interroge. Les mots de l'expérience racontée ici sont ceux de la rencontre amoureuse : la *gradation* (de la beauté ou des plaisirs), la *jouissance croissante*, l'*aiguillon de l'instinct*, les *sentimens du cœur*... Un peu plus loin, Deluc évoque une "*maîtresse impérieuse* [...]" qui avait su nous présenter la jouissance pour prix de nos efforts" (p. 96 ; je souligne). Le vocabulaire



C. Wolf ad nat. pinxit

N.º 5.

M. Frenninger sculptor

Seconde Chûte du Staubbach

dans la Vallée de Lauterbroun, Canton de Berne.

à BERNE, chez A. Wagner. Impr. de LL. SS.



VUE DE LA GRANDE GLACIERE DU GRINDELWALD.
Prise de Côté.
 A.P.D.R.

Vue de la grande glacière du Grindelwald.
 Jean-Benjamin de Laborde,
 Beat-Fidel von Zurlauben, Jean
 Jacques François le Barbier (dessin),
*Tableaux topographiques,
 pittoresques, physiques,
 historiques, moraux, politiques,
 littéraires de la Suisse*, Paris,
 De Clousier, 1780-1788, vol. I
 des estampes, n° 13.

du plaisir échappe-t-il à la conscience du savant et du théologien décrivant un paysage ? En plus du lexique sensuel utilisé avec insistance, la séquence raconte littéralement une montée vers le plaisir et l'émotion, puis une capture des deux personnages dans cette sorte de cercle magique formé par l'iris solaire, suivie d'une descente rapide et gaie. Faut-il lire, dans cette intensité vécue à deux, le déplacement d'émotions toutes charnelles ? Mlle S. est-elle une Mme Guyon, une sorte de mystique du paysage, et Deluc son Fénelon, prompt à faire l'éloge du plaisir des sens devenu indistinct d'une recherche spirituelle ? Et finalement, qu'en est-il de presque tous ces paysages, approchés comme un puissant bouleversement des sens ? Il faudrait

déplier l'inconscient du naturaliste théologien pour poursuivre la piste d'un transfert sur le paysage d'émois plus intimes ; ce à quoi je ne me risquerai pas...

La reprise d'un lexique amoureux dans le cadre d'une pensée qui s'interroge sur la relation de l'homme à la nature s'explique aussi par le règne de la *sensibilité*. Celle-ci transforme la charge érotique des affects en un impact d'ordre sentimental, voire spirituel, et change le rapport des facultés humaines aux choses¹⁶. Dans les *Lettres*, le paysage est l'occasion d'un contact entre le sensible et le spirituel, le charnel et le divin, dans une confusion recherchée avec une sorte de passion. Cette communion apparaît à Deluc comme un don de la nature à l'homme, décrit comme une extase : "Voilà les extases où je me trouve souvent quand je suis sur les Montagnes", écrit-il au cours de la longue réflexion qui fait suite à la découverte du grand panorama des Alpes vu du Chaumont (lettre XIII, p. 195).

Mlle S., qui n'a peur d'aucun précipice mais s'effraie de l'aboïement d'un petit chien, réagit comme un enfant, une femme-enfant. Son imagination la dépasse et l'exalte ; elle se montre tour à tour distraite et capable d'émerveillements infinis. Elle s'émeut de tout, découvre le monde avec avidité, suit partout son mentor dont les sensations et les plaisirs sont, grâce à elle, renouvelés et stimulés. Lorsqu'elle verse des larmes devant la beauté d'un paysage, elle s'interroge sur cette enfance retrouvée : "*Suis-je donc tout à coup retournée en arrière dans ma vie ? Jamais je n'éprouvai, sans cause apparente, rien de semblable à l'état où je me trouve, que dans les jours les plus sereins de ma première jeunesse.*" (Lettre XIII, p. 192 ; l'auteur souligne.)

Deluc présente ce moment d'intensité émotionnelle comme une expérience capitale du voyage et de la découverte du paysage. Il lui faut en approfondir la compréhension : "Mais tout cela n'explique point encore ce penchant profond, qui fait que je suis toujours ému, quand je pense aux montagnes ; et qui produira le même effet chez Mlle S. à présent qu'elle les connoît bien." (Lettre X, p. 153-154.)

Outre son personnage de femme sensible, auquel la reine est particulièrement attentive, et la fonction de sujet expérimental qu'elle joue dans le voyage, Mlle S. représente le *double féminin* du narrateur, qui lui permet de prendre la mesure de ses propres émotions. Les admirations de l'un et de l'autre sont semblables, et le *nous* est le régime le plus fréquent de leurs jouissances, notamment lors de la visite du Staubbach. L'extase naturelle leur est commune ; c'est elle qu'il faut comprendre dans ses paradoxes pour approcher plus complètement la théorie du paysage illustrée dans les *Lettres*.

16. Shaftesbury et Adam Smith, philosophes de la sensibilité dont Deluc connaît les œuvres, insistent sur l'idée que l'émotion conduit à la connaissance aussi bien, sinon mieux, que la raison. "Lorsque l'émotion est associée à un sens moral allié à la raison et à l'intuition, la manière dont un individu est affecté par l'expérience et l'expression d'une émotion sincère et spontanée constituent une mesure de la délicatesse du système nerveux, et un moyen par lequel les individus peuvent passer de l'intérêt personnel à la bienfaisance." (Traduit par l'auteur.) Voir Christopher John Murray (dir.), *Encyclopedia of the Romantic Era: 1760-1850*, Londres, Taylor & Francis, 2004, p. 1039.

Dans l'exposé qu'il en donne à la fin de la lettre XIII, Deluc évoque d'abord Rousseau et le voyage en Valais que fait le héros de *La Nouvelle Héloïse* (1761) dans le but de s'éloigner de Julie d'Étanges, pour laquelle il brûle d'amour. Deluc fait sienne l'idée selon laquelle le séjour sur les montagnes et l'air pur qu'on y respire favorisent la modération des passions et l'apaisement des sens au profit d'un sentiment "éthéré" (le mot est de Rousseau). Il pousse très loin cette idée, allant jusqu'à comparer à la mort même le sentiment de détachement éprouvé. L'extase est ici, étymologiquement, une sortie de soi, l'accès à une existence hors du moi charnel : "Que j'existe, oh ! mon Dieu ! & que je te loue ! que je dépouille réellement cette enveloppe corporelle ! je n'ai besoin de me figurer rien de plus, pour concevoir le parfait bonheur !" (Lettre XIII, p. 193.)

Cette prise de conscience de la spiritualité de l'âme à travers l'expérience d'une jouissance sensible constitue pour Deluc le paradoxe du grand paysage. L'homme s'y découvre lui-même au-dessus de sa condition charnelle, et Dieu s'y révèle à lui dans ses œuvres. Fidèle à la position de la théologie naturelle qui le guide dans ses recherches sur l'histoire de la Terre, Deluc développe de vives attaques contre la philosophie sensualiste et le matérialisme mécaniste qui en accompagne les développements ; il refuse d'admettre pour plus que des images momentanément utiles les automates et les machines, le *clavecin sensible* et les *fibres irritables*. Au contraire, les voyages en montagne et l'expérience du paysage lui paraissent apporter des observations assez probantes pour affirmer pleinement le sentiment de soi, qui donne à l'homme une conscience réflexive. Car une statue sensible ne peut se connaître elle-même : "Qu'avec cette disposition ils [les matérialistes] montent quelquefois au sommet des Montagnes, & j'ose croire qu'ils se sentiront quelque chose de plus que des Automates ; qu'ils y apprendront à discerner l'Être qui sent, & à le distinguer de tout ce qui lui est associé." (Lettre XIII, p. 204 ; l'auteur souligne.)

Comme Rousseau – et comme avant lui Adam Smith dans la *Theory of Moral Sentiments* (1759) –, Deluc déduit la morale de la *sensibilité*, et celle-ci de la conscience émue¹⁷. Mlle S. ne joue ainsi le rôle d'un réactif chimique ou d'un dispositif expérimental que provisoirement, le temps de lui permettre de prendre conscience d'elle-même. Dans le "silence des organes"¹⁸, ses étonnements devant le paysage ne sont pas de simples excitations nerveuses, mais une ouverture à l'Être divin.

17. "Smith relie la vue, la sensation, l'émotion et le sens moral en tant qu'éléments constitutants de la sensibilité" (traduit par l'auteur), in *Encyclopedia of the Romantic Era: 1760-1850, op. cit.*, p. 1039.

18. L'équivoque sur la chair reste entière. De cette femme si prompte au bouleversement des sens et aux larmes, Deluc dit maintenant : "C'est ce calme, ce silence parfait des organes qu'éprouvoit Mlle S., qui la rendait si heureuse sur la Montagne de Neufchatel." (Lettre XIII, p. 206.)

LA MONTAGNE COMME LABORATOIRE HISTORIQUE DU PAYSAGE

La présence de Mlle S. peut aussi être lue socialement, comme un réactif externe, urbain et cultivé, introduit dans le monde alpin par l'observateur. Mais elle n'est pas le seul moyen d'analyse du paysage utilisé dans les *Lettres* ; les paysans des Alpes interviennent comme marqueur interne, indigène. Ceux-ci relèvent également de l'*observation morale* et posent des questions tout aussi cruciales pour Deluc. Les paysans sont les révélateurs d'un autre aspect essentiel du paysage : non plus la médiation esthétique et émotionnelle, mais l'adaptation de l'homme à son milieu naturel, soit ce que l'on nomme aujourd'hui le *paysage culturel*. Pour exposer ses réflexions dans ce domaine, Deluc s'efforce de décrire les mœurs de l'*homo alpinus*, pratiquant une observation pré-ethnologique des populations rencontrées. Sur ce point, il est également un adepte de Rousseau. S'identifiant au villageois simple de la montagne, "heureux parce qu'il vit", et appelant audacieusement sa royale lectrice à partager cette identification, Deluc fait le portrait de l'homme de la nature tel qu'il le conçoit : "Je crois que si nous pouvions être transformés tout à coup en cette espèce de Villageois que j'ai en vue, ne conservant de notre manière d'être précédente [celle d'hommes policés] que l'idée abstraite de bonheur dont nous jouissions, ou le sentiment de l'état moyen de notre âme, nous croirions être passés au séjour de la félicité." (Lettre XIII, p. 194-195.)

Il faut relire d'un œil neuf les pages où Deluc décrit avec enthousiasme la vie des communautés paysannes de l'Oberland bernois, le bonheur et la beauté des villageois, la vertu régnant dans les villages... Elles apparaissent moins naïves, et l'absence d'esprit critique ne choque plus si on les inscrit dans le mouvement de remise en cause du progrès et de l'économie pré-industrielle. Dans l'édition complète des *Lettres* en 1779-1780, Deluc revient fréquemment sur ces thèmes à propos de ses voyages en Allemagne et en Hollande et de ses séjours en Angleterre. Il y apparaît comme un observateur attentif aux évolutions anthropiques du paysage, notant ici les techniques de cultures en terrasse, ailleurs les avantages des terrains communaux, ou critiquant les *enclosures* et leurs effets sur le petit peuple.

Comme Mlle S., mais dans un autre registre, le paysan des Alpes permet aussi au narrateur-voyageur de révéler sa propre nature – différente de celle que la société

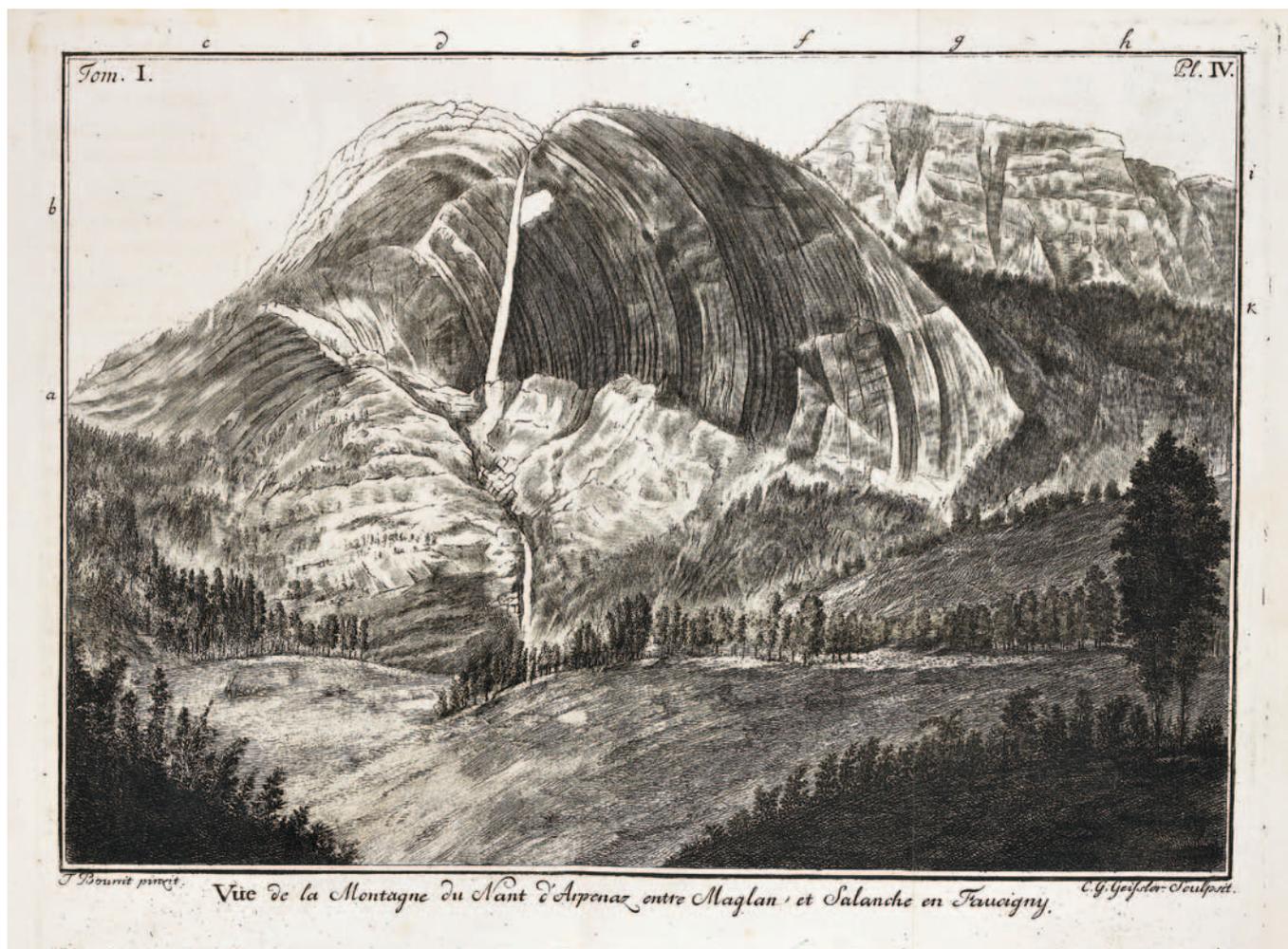
urbaine à laquelle il appartient a façonné. Il lui procure l'occasion d'une autre expérience de pensée, d'ordre anthropologique cette fois, et l'incite à la communiquer à la reine en vue de la conduire vers une réflexion philosophique plus large, sur l'homme et la finalité des sociétés humaines.

Le moi du voyageur est très profondément impliqué dans les expériences paysagères du voyage dans les Alpes. La fonction testimoniale, essentielle dans les *Lettres* de 1778, se lie étroitement aux fonctions épistémique et esthétique : cette relation est l'enjeu même du voyage et de la découverte du paysage. Mais plus encore : en se montrant attentif à l'anthropisation du paysage, qu'il traite comme un phénomène clé de l'adaptation des sociétés à leur environnement naturel, Deluc pose les fondements d'une théorie du paysage. Au contraire des thèses sur l'artificialisation, il montre que les paysans des Alpes sont des constructeurs de paysage. Même s'il expose ses idées de manière plus narrative que systématique, sans dégager complètement les caractéristiques de son objet, tout en se laissant entraîner vers une théologie, il n'en opère pas moins une avancée scientifique remarquable.

L'élaboration d'une théorie du paysage est donc le véritable cœur des *Lettres* de 1778, d'autant plus évident si l'on compare ce voyage avec ceux qui l'ont précédé et suivi dans la production de l'auteur. Dans les *Recherches sur les modifications de l'atmosphère*, en 1792, Deluc avait inséré le récit de ses trois tentatives d'accéder à la cime du glacier du Buet, à laquelle il parvint fin septembre 1770, en compagnie de son frère¹⁹. La découverte du paysage de haute montagne y trouvait une expression forte mais sobre, loin des émois sensibles de Mlle S. La conjonction de l'admiration et de l'effroi, le bouleversement devant la splendeur de ce monde alors absolument inconnu n'y étaient pas moins notés, mais il n'y avait pas de réactif, pas de dispositif propre à théoriser l'expérience subjective caractéristique du paysage. Après le voyage de 1774, dans l'édition complète des *Lettres*²⁰, de nombreux autres voyages sont retracés, en Allemagne, dans les Flandres et en Hollande. Deluc développe alors la "cosmologie" qu'il avait annoncée en s'intéressant particulièrement aux fossiles marins lui permettant de "prouver" sa conception diluvianiste, dans la perspective d'une théologie naturelle. Mais si Mlle S., qui l'accompagne toujours dans une partie de ces voyages, est mentionnée à l'occasion, c'est rapidement et en passant ; elle ne joue plus aucun rôle dans le

19. "Relation de divers voyages aux Montagnes de Sixt en Faucigny", in *Recherches sur les modifications de l'atmosphère*, op. cit., vol. II, chap. IV, p. 293 sqq. Ce récit a été immédiatement célèbre : repris de manière abrégée par Marc-Théodore Bourrit dans un ouvrage paru l'année suivante (*Description des glaciers, glaciers et amas de glace du duché de Savoie*, Genève, Bonnat, 1773), puis réédité par Jean Dentand en 1776 dans un élégant petit in-12 sous le titre *Relation de différents voyages dans les Alpes du Faucigny*, op. cit. ; il a été aussi traduit en allemand.

20. Jean-André Deluc, *Lettres physiques et morales, sur l'histoire de la Terre et de l'homme, adressées à la reine de la Grande-Bretagne*, 5 vol., La Haye-Paris, De Tune / Veuve Duchesne, 1779.



texte. La théorie du paysage a été énoncée dans les Alpes ; on peut désormais se passer de l'âme sensible. Sans s'embarrasser de contredire ses affirmations précédentes, Deluc écrit : "Il y a une différence immense entre jouir & connoître. [...] La jouissance ne tient qu'à la surface des choses ; & la connoissance tient à leur intérieur." (*Lettres*, vol. I, p. 16.) L'épistémique a dès lors repris toutes ses prérogatives, peut-être au détriment du plaisir de lire et de la connaissance.

Vue de la montagne du Nant d'Arpenaz depuis les prairies sur la route de Maglan.
Horace-Bénédict de Saussure, Marc-Théodore Bourrit (dessin), *Voyages dans les Alpes. Précédés d'un essai sur l'histoire naturelle des environs de Genève*, Neuchâtel-Genève, Fauche-Borel / Barde, Manget & compagnie, 1779-1796, vol. I, p. 398, pl. IV.